



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Le Songe, ou le Coq

urn:nbn:de:hbz:466:1-45093

MOMUS. Le plus court, à mon avis, est de ne faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveu que la foule soit de nôtre côté.

JUPITER. Ha! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la sorte, qu'un milion d'autres.

LE SONGE OU LE COQ. DIALOGUE

DU SAVETIER MICYLE ET DE
SON COQ.

Sous la metempsychose de Pythagore, il décrit les inconvénients des richesses, & les avantages de la pôvreté.

MICYLE. **Q**ue le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme j'estois dans la plus haute felicité que puisse posseder un mortel, & n'a pas souffert que je donnasse quelque relâche à ma pôvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour, outre que je ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venuë. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin; car je luy tordray le cou dès qu'il sera jour, pour recompense de m'avoir éveillé si matin.

LE COQ. Je pensois te faire plaisir mon maître, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner dequoy subvenir à ta pôvreté; & si tu m'avois creu, tu aurois déjà remis un bout à un soulier, ou refait quelque pantoufle. Mais une autrefois je me tairay, puis que cela te déplaît, quand tu devrois mourir de faim.

Pren

Pren garde seulement qu'en dormant la grasse matinee, tu ne sois heureux qu'en songe, & mal-heureux en effet.

M I C Y L E. Quel prodige est-cecy, grands Dieux, mon Coq parle comme un homme ?

L E C O Q. On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les livres; Car tu aurois veu dans Homere le cheval d'Achille s'arrêter au milieu du combat pour haranguer, & predire l'avenir, qui est encore plus étrange, sans que ceux qui l'écoutoient priaissent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois tu, si tu avois oüy parler le vaisseau des Argonautes*, ou * *Un hé-* quelque chêne de la forêt de Dodone, & veu des *fire.* peaux de bœuf se traîner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouver cela si extraordinaire de moy qui suis le compagnon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de converser parmy les hommes. Mais si tu me veus prométre de n'en rien dire, je t'apprendray la cause de cette merveille.

M I C Y L E. Quand je le dirois, on ne me vouldroit pas croire. Mais n'est ce point un songe que cecy, & suis-je bien éveillé ?

L E C O Q. Je te diray une chose bien plus étrange; c'est que j'ay esté homme autrefois, moy qui suis coq maintenant.

M I C Y L E. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy servoit de confident en ses amours; & qu'estant alé coucher avec Vénus, il le laissa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendroit. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil découvrit tout le mystere, de sorte que Vulcain envelopa les deux amans dans ses filets; dequoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la crête & l'armet & les espérons, qu'il avoit lors qu'il fut changé. Et ses descendans depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venue du jour.

L E C O Q. J'ay oüy conter cette fable aussi-bien que

que toy ; mais ce n'est pas le sujet de mon changement.

MICYLE. Qu'est-ce donc ? J'ay grande envie de le sçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de Pytagore ?

MICYLE. Qui ? ce Filofofe qui défendoit les viandes ?

LE COQ. Luy-même ; qui avoit esté Euforbe auparavant.

MICYLE. Il est vray qu'on dit que c'estoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures ; car c'est moy même.

MICYLE. Dieu ! l'étrange metamorfofe ; d'un Coq en un Filofofe , ou plutôt d'un Filofofe en un Coq ! Mais comment cela s'est-il fait ? car il me semble que tu-as deux choses toutes contraires à Pytagore ; l'une , de manger des féves , & l'autre , d'être grand causeur.

LE COQ. Lors que j'estois Pytagore , je n'en mangeois point , & n'ay jamais enjoint le silence qu'à mes Disciples , & non pas à moy. D'ailleurs , j'ay passé depuis par beaucoup de conditions , qui seroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy , je te prie ; car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon songe , quoy qu'il fût tres-agreable , ou d'entendre tes aventures , je ne sçay lequel je prendrois , tant je trouve de ressemblance entre un Songe & ton Histoire.

LE COQ. Pensés tu encore à ton Songe , qui n'estant qu'un trompeur agreable , ne te pouvoit donner qu'une fausse felicité ?

MICYLE. J'en ay l'esprit si plein , que je ne m'en puis défaire , & je crois que j'y songerai toute ma vie.

LE COQ. Cela est bien contraire à la Nature du Songe , qui est de s'envoler en un instant ; c'est pourquoy on luy peint des ailes. Mais celuy-cy est comme demeuré pris à la gluë sur tes paupieres. Que pou-

voit-

voit-ce estre encore , pour te charmer si fort que tu ne le puiffes oublier ?

M I C Y L E. J'ay plus d'envie de te le dire , que tu n'en as de l'entendre. Car le souvenir seul des plaisirs, donne du plaisir ; mais conte-moy auparavant ton aventure.

L E C O Q. Quand tu auras achevé ton Songe. Commence : Que je voye s'il est sorti par la porte de corne ou d'ivoire.

M I C Y L E. Non ; mais par une troisiéme.

L E C O Q. Homere ne fait mention que de deux.

M I C Y L E. C'est un réveur , qui n'y cōnoissoit rien. Cela estoit bon pour les siens , qui sentoient la gueuserie ; encore le pôvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien est sorti par une porte dorée ; car il ne parloit que de richesses.

L E C O Q. Comme les Songes se forment d'ordinaire des pensées qu'on a eües le jour , c'est sans doute que tu ne songes à autre chose ; car on met toûjours la félicité en ce qu'on n'a point.

M I C Y L E. Veritablement , j'ay possédé en songe de grands trefors. Que cet or estoit brillant , & qu'il se raportoit bien à la description qu'en fait Pindare , quand il dit , Que l'eau est veritablement excellente ; mais que l'or est comme un feu étincelant qui éclâte dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage , tu sçais que je ne soupay pas hier au logis.

L E C O Q. Il m'en souvient bien ; car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq feves que tu me donnas le soir en arrivant , qui est un assez méchant festin pour un Athlète comme moy , qui ay fait des merveilles autrefois aux jeux Olympiques.

M I C Y L E. Je ne t'eus pas plutôt donné à manger , que je me couchay , parce-que j'avois un peu beu , & en dormant j'eus un songe qu'on pourroit nommer divin , & cette nuit-là ambrosienne , comme fait Homere.

LE COQ. Conte-moy ton festin auparavant, pour contenter mon appetit ; car je n'ay rien dans le jabot, & tu sçais que le souvenir d'un bon repas, n'est pas un petit regale pour un affamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur, puisque tu le desires. Je rencontray par hazard le bon homme Eucrate qui est si riche, & comme je l'eus salué à mon ordinaire, je me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que je n'avois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que je vinsse souper chez luy, & qu'il celebrait le jour de la naissance de sa fille. Comme je m'excusois par respect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui est malade. Alors, je pris congé de luy, tout joyeux priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la goûte, si ce n'estoit assez de la fievre pour l'empêcher de venir. Tout le tems qui se passa depuis, jusqu'au souper, me parut un siecle, tant j'avois besoin, il y avoit long tems, d'une bonne carrelure de ventre. * Je me promenois donc devant l'horloge, en attendant que l'heure sonnât, & n'en vis jamais de plus longue, non pas même celles où je travaille à credit. L'heure venuë, je doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau côté, & trouvay plusieurs des conviez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

* J'exprime la chose à notre façon ; C'est un Saverier qui parle.

LE COQ. Qui estoit-ce ?

† Thesmopolis.

MICYLE. Ce vieux † Pedant, à la barbe sale & touffue, qui n'enseigne que des sottises à la jeunesse. Il estoit tout pâle & défait, & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomach, après avoir bien touffé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne devoit pas venir en cet estat, & qu'on luy eût envoyé à souper chez luy ; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eucrate, & qu'il fût venu quand il eût eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eût imputé à orgueil où à dédain. Alors je ne pus m'empêcher de dire tout bas en grondant, qu'il eût mieux fait

fait de
l'allegre
s'il avo
luy.
dessus l
nant la
dassent
avoit
qu'Euc
cyle, t
mon fi
des fer
qu'il n
cet hor
cinq gr
le mire
té d'or
de tom
sonne
la Mus
bateleu
parfait
poit la
tinence
sant re
monde
nes. V
semble
m'avo
inépu
selle d
foule
moy f
long,
estat g
envie
semble
Mais
desser

fait de laisser sa fièvre à la maison, sans venir troubler l'allegresse du festin, par sa mauvaise mine, & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux que ce fût chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre, & là-dessus le maître du logis le vint recevoir, & luy donnant la main par honneur, quoy que ses valets l'aïdassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit prise. Je meditois déjà ma retraite, lors qu'Eucrate m'apercevant; Demeure, dit-il, Micycle, tu ne laisseras pas d'avoir place; car j'envoieray mon fils souper avec sa Mere, dans l'apartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchât de priver le fils de la maison de cet honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nôtre Pedant, & le mirent en sa place, qu'ils remparèrent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empêcher, de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremêlée de bouffons & de bateleurs, pour faire rire. Enfin, ma felicité eût esté parfaite, sans le voisinage du Philosofe, qui me rompoit la tête des discours de la Vertu, & des impertinences du Colleege, & je disois en moy-même, faisant reflexion là dessus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me sembloit en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il m'avoit fait son heritier; Qu'il me laissoit une source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de pierreries; Que j'estois servy par une foule d'officiers & de valets, qui n'estoient que pour moy seul, traîné sur un char étendu tout de mon long, comme si je n'eusse eu ni bras ni jambes. En cet estat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent aussitôt assemblez, ainsi qu'il arrive ordinairement en songe: Mais parmy cette allegresse, comme on apportoit le dessert, & que je beuvois à leur santé dans une coupe

d'or, toute ma felicité s'en est envolée par ton cry, & je suis redevenu aussi gueux que j'estois auparavant. Après cela, tu trouves étrange que je me méte en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye.

LE COQ. Es-tu si fou de croire, que la felicité consiste en ces choses ?

MICYLE. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lors que tu estois Euforbe, que tu aymoies la magnificence, & alois au combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux graces; car je ne voy rien de si agreable que l'or, dont Jupiter même se sert pour gagner les bonnes graces de ses maîtresses. En effet, ce metal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux; mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas; Témoin mon voisin Simon, qui faisoit le même métier que moy, & que je traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

LE COQ. Qui! ce petit camus, qui nous emporta une écuelle de terre sous son manteau, & juroit qu'il ne l'avoit pas veüe; mais je l'avois decouvert, & je jétay un cry pour t'en avertir; toutefois tu n'y pris par garde.

MICYLE. C'est luy même. Ce galant s'estant enrichy depuis peu, par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en effet, que je l'ay esté en songe, les Dames sont devenuës amoureules de luy; ce qui l'a fait si glorieux, que l'autre jour que je le saluois par son nom, il cria qu'il ne s'apelloit pas Simon; mais Simonide, & que je ne retranchasse rien de ce mot, si je ne voulois qu'il me retranchât les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal, qui rend beau & galant ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire ?

LE COQ. Je ris de voir que son éclat t'ébloüit comme les autres; mais je te veus montrer que c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus

plus miserables ; car j'ay passé par toute sorte de conditions.

MICYLE. A propos, il est temps que tu contes tes aventures, car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sçache premierement que tu es plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoyent ma felicité. Mais conte moy un peu comme d'Euforbe tu devins Pytagore, & en suite coq, après plusieurs revolutions ? Car il n'est pas, qu'il ne te soit arrivé beaucoup de choses memorables en tant de metempsycofes.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dès le tems que nos ames descenduës d'Apollon, prirent un corps pour punition de quelque crime ; il n'est permis ni à moy de reveler ces mylteres, ni à toy de les entendre ; mais depuis que je fus Euforbe.

MICYLE. Dy moy auparavant, si j'estois quelque chose avant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Miserable que je suis, que je n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma necessité : Mais que deviendray-je après cecy ? car si quelque bonne fortune m'atandoit, je serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant je m'ennuie d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut sçavoir l'avenir. Mais pour commencer mon Histoire, estant Euforbe, je fus tué au siege de Troye, & devins en suite Pytagore, après estre demeuré long-temps sans corps, jusqu'à ce qu'il plût à mon Pere de m'en faire un.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger ?

LE COQ. Qui en doute, puisque je n'avois point de corps ?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit ?

LE COQ. Comment l'au roit-il sceu, qu'il estoit alors

alors Dromadaire dans la Bactriaue ? Sçache qu'Ajax ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle; car il m'en souvient. C'estoit un grand cou de grue, ou si tu veus de Cygne, puisque son Pere l'estoit, & par la même raison elle estoit assez blanche; mais presque aussi vieille qu'Hecube; car Thésée qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye* long-tems auparavant qu'Agamemnon fut au monde.

* Lors
qu'Hercule
le prit.

MICYLE. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie ?

LE COQ. Je ne sçauois rien dire; car je n'eus jamais affaire à luy, & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où je n'estois pas; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ni toy à Ménélaüs. Mais c'est assez de ces choses. Dy maintenant ce que tu fis, estant Pytagore.

LE COQ. J'alay trouver les sages d'Egypte, pour apprendre leurs mysteres, après avoir esté instruit dans les Sciences humaines, & au retour je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLE. Je sçay comme tu leur fis accroire que tu estois resuscité, & que tu avois une cuisse d'or. Mais dy-moy, quelle fantaisie te prit de défendre les viandes & les féves ?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maître; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins-tu, après avoir esté Pytagore ?

LE COQ. Aspasia, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha ! maître Coq, je ne croyois pas que

tu eusses jamais esté poule. Comment ! Pytagore a rendu des pieges à la jeunesse ? Pytagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes ? Pytagore a eu des enfans de Periclés ?

LE COQ. Tu ne me peus dire d'injures, qui ne retombent sur Ceneé & sur Tiréfiás, qui de femmes ont esté changez en hommes.

MICYLE. Mais dy-moy quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme ?

LE COQ. Tu sçauras un jour ce qui en est, * car * *Il l'a expliqué en un autre Dialogue.*
il n'est pas que tu ne deviènes femme plusieurs fois dans cette grande révolution des siecles.

MICYLE. Tu crois que tous les hommes sont voluptueux comme les Samiens & les Milefiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu serois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu après avoir esté Aspásie ?

LE COQ. Le Philosofe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux ! la plaisante metamorfose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ. Après, je fus Roy, puis mandiant, ensuite Satrape, cheval, geay, grenouille, & enfin coq, après diverses metamorfoses. Et je ne l'ay pas esté une seule fois, mais plusieurs ; car j'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pôvreté. Car comme j'ay passé par les grandeurs & les richesses, je sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Donques, Euforbe, Pytagore, Cratés, Aspásie, car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeller Coq, puisque je le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illustre Coq, puisque tu as passé par toute sorte de condition, quelle est la meilleure ; celle des pôvres, ou celle des riches ?

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la pôvreté. Les bruits de la guerre ne te touchent point, parce que tu n'as rien à perdre, & quand on dit que

que les ennemis aprochent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu troubles bagage, & te sauves où il te plaît, si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en seureté par tout; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles desoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brûler leurs maisons, saccager leur bien. En quel estat passes tu qu'ils soient lors? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne un coup de poignard dans le cœur? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente; car on sçait bien que tu n'as point d'argent caché; mais on gêne les riches, pour découvrir leurs trefors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où est le danger, car tu n'es pas digne de cet honneur; mais à la queue, où tu te peux sauver, si l'on a du pire, n'estant point arrêté par la pesanteur de tes armes, ni par l'honneur qui est un fardeau encore plus pesant; & si l'on a du bon, on te traite magnifiquement après la victoire. Dans la paix aussi, on te cajole, & on te fait des largesses, pour monter aux dignitez. On te donne des spectacles, & on te construit des Bains & autres édifices publics, pour la necessité ou pour le plaisir. Ajoute à cela que les Riches sont exposez à mille calomnies, à cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre compte de leur administration, quand vous voulez, & confisquez leur bien, si la fantaisie vous en prend. Quelque-fois, non contents de crier contre eux dans les assemblées, vous les poursuivez à coups de pierres, ou vous les jetez dans la riviere. Mais pour toy, tu n'aprehendes ni les délateurs, ni les émoions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'es point travaillé de mille fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'es point en peine de faire rendre compte à des

valets maliceux qui te dépendent de fin, pour quelle fatale qu'elles soient de l'acquisition de la dépendance vas boire avec les indifférents jete le chat ve rarement n'as point de point enraciné aisément; maux & maladies, Enfin, si j'enfreint, je t'en la mort, & qu'ils confinent la regardes lent trop-hors de dans MICY LE CO frages des opprobre à ran qui tien de Syracuse Voy.... MICY félicité des LE CO maux, Mi injures de n Roy d'un tout l'apare

valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de solliciter un procès, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par je ne sçay quelle fatalité, ne nous sçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté, & de l'acquisition, & de la conservation, & du chagrin de la dépense; au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, sans craindre qu'on vous jete le chat aux jambes. Si tu es malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excès, & n'as point de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément; mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes, & sujets à une infinité de maladies, dont tu ne cõnois pas seulement le nom. Enfin, si je t'avois fait une liste de tout ce qu'ils souffrent, je t'épouvanteroie du nombre, sans parler de la mort, dont ils sont en apprehension perpetuelle, & qu'ils considerent comme un supplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop-haut, courent fortune de se precipiter comme des Icares, au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

LE COQ. Veus-tu que je te conte les divers naufrages des Grands? Voy Crésus sur un échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyrant qui tient un fouet au lieu d'un sceptre; & de Roy de Syracuse est devenu maître d'École à Corinte. Voy....

MICYLE. Arrête. Dy-moy un peu quelle est la félicité des Rois; car je suis bien aisé de l'apprendre.

LE COQ. Elle est assaisonnée de beaucoup de maux, Micyle; & peu s'en faut, que je ne te dic des injures de m'en avoir ramené le souvenir. J'ay esté Roy d'un grand pays, riche & florissant. J'ay eu tout l'apareil de la Royauté, meubles, suite, équipage,

page,

page, tresors, gardes, flotes, armées. J'estois respecté & adoré, comme un Dieu. Lors que je sortois en public, on se pressoit pour me voir; on me suivait en foule par les rues; on couroit devant, pour me voir passer; on montoit sur le toit des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cet estat, j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statuës superbes d'or & de matiere, qui sont aussi sales au dedans, qu'elles sont brillantes au dehors; & pour un Dieu ou un Heros que les statues les representent, n'enferment que des souris ou des mouches.

M I C Y L E. Mais tu n'as pas encore dit leur défaut; car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statuë.

L E C O Q. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis tant cachez que découverts, des embûches qu'on leur dresse, de la haine des uns, du dégoût des autres, de l'envie de tous? Ne pouvoir dormir, estre effrayé de mauvais songes, tourmenté de soucis cuisans, agité de vaines ou ridicules esperances, mais toujours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expectations, de jugemens, de traitemens: acablé de confessions d'alliances; embarrassé de mille fâcheuses intrigues. L'un a en tête son fils, qui est indigne de luy succéder. L'autre son frere, qui leve secrettement des troupes, & fait sous main des creatures. On apprehende également les méchans & les gens de bien, estant jaloux de la réputation des uns, & en peine de la malice des autres. Ajoûtez à cela le dépit d'une maîtresse, qui ne nous aime point, & en aime un autre: la jalousie d'un favori qu'on a trop élevé: la crainte d'une sedition de peuple, ou d'une conjuration des Grands; les exemples funestes des Princes détronés, assassinés, empisonnés, & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les réatres.

M I C Y L E. N'endy pas davantage, car cela ne fait horreur; & j'aime mieux encore demeurer com-

me je fu
d'or en u
Grands le
vaillant
tranche
continué
des Com
une ame
leur pié d
j'ay déjà
ple. Mais
semble de

L E C
de nôtre f
tranquile
dans les b
troublée
ne voit p
ni de malt
racaille.

M I C
mentir, j
j'avois pou
Car l'exem
ge me rev

L E C
à cette heu
chez quelq
félicité.

M I C Y
faudra-t-il

L E C
que j'ay à l
toutes les p
receüe de M

M I C Y
transporter
chesses de n
qu'il faisoit

me je suis, que d'estre empoisonné dans une coupe d'or en un festin, puisque toutes les réjouissances des Grands leur sont funestes. Je ne cours fortune en travaillant de mon métier, que de me couper de mon tranchet; au lieu que la vie de ces gens là est pleine de continuéles inquietudes. D'ailleurs, ce ne sont que des Comediens, qui sous un manteau royal cachent une ame de faquin, & qui font paroître la petitesse de leur pié dans la grandeur de leur coturne. Tu vois que j'ay déjà appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux, Que te semble de leur condition?

LE COQ. Cela seroit long à conter, & n'est pas de nôtre sujet. Je te diray seulement qu'elle est plus tranquile que la nôtre, parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'est point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmi eux de flateurs, d'usuriers, ni de maltotiers, comme parmi nous, & autre telle racaille.

MICYLE. Il est vray. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore defaire de la passion que j'avois pour les richesses, que j'ay succée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche, & mon songe me revient toujours dans l'esprit.

LE COQ. Je te veus guerir de cette maladie, tout à cette heure; & tandis qu'il est encore nuit, te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle est leur felicité.

MICYLE. Et comment feras tu pour entrer? faudra-t-il percer la paroy?

LE COQ. Non. Car dès deux grandes plumes que j'ay à la queue, la droite rend invisible, & ouvre toutes les portes fermées, qui est une grace que j'ay receüe de Mercure, à qui je suis consacré.

MICYLE. Si ce que tu dis est veritable, je vay transporter chez moy dès aujourd'huy toutes les richesses de mon voisin, & le reduire à faire le métier qu'il faisoit auparavant.

LE COQ. Cela ne se peut ; car Mercure m'a obligé de découvrir ceux qui abuseront de ce secret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des larrons te veuille contraindre à révéler ceux qui dérobent ? mais ne laissons pas d'aler ; je m'en empêcheray si je puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma queue. Quoy ! tu les arraches toutes deux ?

MICYLE. C'est afin d'estre plus assuré , outre que cela ne sera pas si difforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premierement ? fera ce chez cet homme qui ne trouve pas son nom assez beau , depuis qu'il est devenu riche ?

MICYLE. Oüy, Nous voilà à la porte ; que faut-il faire ?

LE COQ. Mètre le bout de la plume dans la serrure , & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouverte. Le beau secret ! la clef n'en eût pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier, le vois-tu qui veille , tandis que tout le monde dort ?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obscure , qui est pâle & défait. Il faut que quelque soucy le rongé ; car je n'ay point oüy dire qu'il fût malade.

LE COQ. Ecoutons ce qu'il murmure entre ses dents , nous en apprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre , sous mon liét. On ne me les dérobera pas , comme ceux que j'avois mis dans mon écurie , sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraud de palefrenier qui ait fait le coup ; car on dit qu'il se traite bien , & qu'il a acheté un colier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent , je crains bien qu'on ne l'emporte , car j'en ay quantité ; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis , assez forte. Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir , & je la feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux , & principalement ce coquin

de Save
j'ay est

MICYLE
plats
pris.

LE

SIMON

par tou

n'y ait

car mes

Mais j'e

c'est un

transi ;

faut rec

abusé.

dans la

peur d'et

LE C

à laque

tandis q

MICY

sent vivr

te prie o

SIMON

LE C

argent.

MICY

Quelque

dé-vous a

LE C

ses doigts

bien-tôt c

destin d'u

MICY

ces riches

LE C

rer, quo

lante ren

son cuisin

de

Tom

de Savetier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que j'ay esté de même métier que luy.

MICYLE. Ouy, infame! Mais je ne vole pas les plats comme toy, pour jurer après que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par tout, & que je fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entens du bruit. Qui va là? je le tien. Non, c'est un pilier de la galerie. Je tremble; & suis tout transi; il me semble toujours de voir quelqu'un. Il faut reconter mon argent, je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la félicité de ton voisin, à laquelle tu portois envie; Passons chez Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux, la misérable vie! Ainsi puissent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie que je luy donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier, & pâlir, comme son argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet fait la débauche, ou il y a quelque rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses intérêts avec ses doigts crochus, sans songer à la mort, qui le doit bien-tôt changer en fourny ou en corbeau, qui est le destin d'un usurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux! je possédois tantôt toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empêcher de les admirer, quoy que tu en voyes les défauts! Mais la plaisante rencontre! Vois-tu sa femme couchée avec son cuisinier, & sa fille d'un autre côté entre les bras

d'un galant? C'est pour cela que la porte estoit entr'ouverte. Quel créve cœur ce luy sera, quand il viendra à le sçavoir! Hé bien! voudrois-tu estre riche à ce prix-là?

M I C Y L E. Non, j'aimerois mieux mourir que de souffrir ces infamies. Fy des richesses! je leur dis désormais Adieu.

L E C O Q. Sortons, voilà le jour qui point. Une autrefois tu verras le reste.

I C A R O M E N I P E.

D I A L O G U E

DE MENIPPE ET DE SON AMY.

Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLATEUR, & de LA NECROMANCIE, & taxe l'incertitude des Filosofes, & leur vaines & curieuses recherches; Mais il se moque en passant, des Dieux, & de la vanité des hommes.

MENIPPE. **D** EPUIS la terre jusqu'à la Lune, il y a trois mille stades; * d'où jusqu'au globe du Soleil, on conte cinq cens parasanges: & de là au ciel Empyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

* Les stades ont cent vingt cinq pas, à cinq pieds pour pas, & les parasanges sont de trente stades.

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de parasanges?

MENIPPE. C'est que je fais le calcul de mon voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Je pensois que c'estoit quelque navigation lointaine, où tu reglois ton cours par celui du Ciel & des Astres, comme les Pilotes de Fenicie.

MENIPPE. Nullement; c'est dans le Ciel que j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton songe ait duré long-tems, pour avoir couru tant de stades & de parasanges.

M.